

Florence Burgat, *Animal, mon prochain*, Paris : Éditions Odile Jacob, 1997, 254 p.

Marc Chabot

Volume 8, Number 2, Spring 1998

Défense et illustration de la vulgarisation philosophique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/801085ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/801085ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (print)

1920-2954 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chabot, M. (1998). Review of [Florence Burgat, *Animal, mon prochain*, Paris : Éditions Odile Jacob, 1997, 254 p.] *Horizons philosophiques*, 8(2), 143–145.
<https://doi.org/10.7202/801085ar>

Florence Burgat, *Animal, mon prochain*, Paris : Éditions Odile Jacob, 1997, 254 p.

Quelle différence y a-t-il entre l'humain et l'animal? Généralement on vous répond : la raison. Ce serait notre distinction première. Les philosophes ne l'ont-ils pas mille fois démontré?

La réponse est simple, on peut aller penser ailleurs. Nous sommes au-dessus de tout. Il y a Dieu, il y a l'homme, il y a la bête. Il y a Dieu, il nous a laissé les bêtes. Il nous a donné la possibilité de prendre possession des choses. La bête est une chose. La bête est à la disposition de notre volonté.

Maintenant que nos idées sont claires, il ne nous reste qu'à établir des catégories. Les animaux domestiques, les animaux chassés, les animaux nuisibles, les animaux comestibles... D'un peuple à l'autre il y aura bien sûr des variations. Ce n'est pas pour l'animal que les catégories sont établies, c'est pour nous.

Descartes disait : l'animal est une machine. Il peut même avoir la perfection (comme machine) d'une horloge. Cette dernière ne donne-t-elle pas l'heure plus précisément que n'importe qui d'entre nous? C'est une machine quand même.

Quelques exceptions dans l'histoire. Henry Salt (1892) avec *Les droits de l'animal considérés dans leurs rapports avec le progrès social*. André Géraud (1924) avec la Déclaration des droits de l'animal. La Fédération mondiale des sociétés pour la protection des animaux (1972) qui publie une déclaration en dix points. Puis une version modifiée de cette déclaration (1989).

J'écris des exceptions parce qu'on a beau formuler et reformuler des déclarations officielles à travers le monde, les bêtes sont des bêtes. Elles ne pensent pas, elles n'écrivent pas, elles ne se réunissent pas pour protéger leur manière de vivre.

Mais toutes ces déclarations, comme le souligne très justement Florence Burgat dans son essai, portent davantage sur les devoirs de l'humain envers l'animal que sur les droits stricts de l'animal.

Ce n'est pas pour demain une manifestation de poulets devant le Parlement canadien pour dénoncer les restaurants Saint-Hubert.

Animal, mon prochain est un livre important pour les philosophes. D'une part, il fait le bilan des différentes positions adoptées par ces derniers sur le sujet, mais aussi il fait la preuve qu'en cette matière, nous n'avons pas fini de réfléchir. *Animal, mon prochain* c'est une histoire de la raison en passant par l'animal.

L'animal n'est pas humain. Bon. Mais qu'est-ce que l'humain entend faire de l'être vivant? L'humain a une dignité métaphysique, c'est pour cette raison que

nous le protégeons. C'est un être parlant, raisonnable, naturellement sociable. D'accord, mais comment oser dire que l'animal n'a pas de langage, qu'il ne vit pas en société, qu'il est incapable d'assimiler des règles morales pour son espèce?

Et puis, cette raison humaine, elle est discutable. Partout il y a des exceptions. Les handicapés mentaux, le nouveau-né, le foetus...

(...) si nous entendions un perroquet philosopher, nous ne le tiendrions pas pour l'un des nôtres, mais seulement pour «un perroquet plein d'esprit et de bon sens»¹.

Quand considère-t-on un être vivant comme l'un des nôtres? La question se complique. Il y a la raison. Ajoutons le rire, les larmes, le visage.

Florence Burgat explique très clairement dans son essai que les traces d'humanité sont nombreuses. Mais ces traces, nous les fabriquons parce que nous avons besoin de savoir qui nous sommes. Si l'humain ne veut pas se contenter d'être un être vivant, il lui faut s'élever, il lui faut s'appuyer sur ce qu'il considère comme plus petit que soi.

Sortir de l'animalité, c'est avoir un visage. Sortir de l'animalité, c'est détester le corps. Sortir de l'animalité, c'est s'éloigner de l'instinct, s'éloigner de la pauvreté du savoir quotidien.

Perpétuelle conquête, la distinction d'avec l'animal ne serait de ce fait jamais acquise².

C'est pourquoi l'animal est à la fois un ami, un sauvage et un produit de consommation. Il est utile théoriquement et pratiquement à l'humain. Il est ce qui nous nourrit mais aussi ce qui nous permet de nous définir comme genre et espèce.

L'histoire humaine est un effort pour s'approcher de la bête et s'en éloigner en même temps. Si l'animal n'est que pulsions, instinct, «ce qui tire vers le bas», l'humain peut conserver sa noblesse, sa grandeur.

Remarquons, par parenthèse, que le programme de philosophie des classes terminales est à ce titre fort éloquent : toutes les notions y sont présentées comme un propre de l'homme et systématiquement pensées en opposition à l'animal, incapable de travail, de liberté, d'art, de conscience, de culture, d'histoire, etc. Pour entrer dans le discours philosophique, il faudrait donc avant tout s'installer dans cette logique antinomique. Si l'humain était clairement et distinctement l'autre de l'animal, pourquoi insister de manière si caricaturale sur cette différence³?

1. Florence Burgat, *Animal, mon prochain*, Paris : Éditions O. Jacob, 1997, p. 78.

2. *Ibid.*, p. 160.

3. *Ibid.*, p. 166-167.

Mais n'allez pas croire que cet essai, *Animal, mon prochain*, est un manifeste pour la libération animale. L'auteure ne cherche pas à nous convaincre d'entrer dans une nouvelle secte ou de participer à un mouvement radical. Il s'agit d'un livre de philosophie. Florence Burgat n'est pas Brigitte Bardot.

Il nous est arrivé, dans l'histoire des idées, d'errer. Il nous est arrivé de bien dire et de bien conceptualiser. Florence Burgat fait son métier. Elle pense. Elle donne à penser. Professeure de philosophie au Collège de France, elle montre que l'animal n'est pas seulement une utilité. Il est aussi ce qui nous permet de nous situer dans l'univers.

Descartes, Kant, Rousseau, Schopenhauer, Nietzsche, Locke sont convoqués.

L'animal est notre double. Dans le zoo, au cirque, il est ce que nous ne croyons plus être. Objet d'attraction, prisonnier des instincts, dompté ou indomptable. Admiré, vénéré, mythifié.

Le zoo et le cirque ont une fonction pédagogique. Je me souviens des films de Walt Disney sur les animaux que j'ai vus dans mon adolescence. Ils ne visaient qu'une chose : faire la preuve de notre supériorité.

L'animal est notre double. Il est le signe ou la preuve de la différence. L'étrange et l'étranger. Même les films de science-fiction ne font que reproduire ce modèle : *E.T. et Alien*. L'essai se termine par un très beau chapitre sur la pitié et la compassion. Peut-on avoir de la compassion pour un animal? Florence Burgat explique qu'il nous faut, même entre humains, un temps considérable pour admettre l'autre, pour se reconnaître. Chaque rencontre provoque en nous une crise morale. Or, s'agissant de l'animal, il se pourrait bien que ce temps ne soit pas encore venu. Il vient. Mais il n'est pas encore là.

Marc Chabot
Cégep F.-X.-Garneau